

La figure du scribe était rayonnante ; son nez, que la grappe parfumée de la Bourgogne avait depuis longtemps revêtu d'une tunique de pourpre, était plus rouge encore que de coutume ; ses yeux brillaient comme des escarboucles, et sa bouche légèrement arquée comme celle des faunes et des satyres, se retirant vers des oreilles d'une honnête longueur, dessinait un sourire muet des plus expressifs.

Lantara examina pendant quelques instants cette physionomie singulière, et suspendit la marche rapide de son crayon.

— Réjouissez-vous, Monsieur Lantara, dit enfin le scribe essouffé des cinq étages qu'il venait de monter ; oui, réjouissez-vous ; j'ai trouvé votre affaire.

— Vous avez trouvé mon affaire, fit l'artiste, j'en suis ravi ; mais de quoi s'agit-il ?

— De quoi s'agit-il ! de quoi s'agit-il ! ne me parlez-vous pas sans cesse de M. Gerbier et du constant désir de... — Ah ! j'y suis, j'y suis, interrompit l'artiste, en jetant ses crayons et en quittant précipitamment son chevalet, parlez, mon cher Monsieur Coquillard, parlez, ou plutôt, ajouta Lantara, ne parlez pas encore et attendez un peu, je vais aller quérir le baume de la conversation.

L'artiste entra dans une espèce de cabinet tenant à son atelier, qui était aussi son salon et sa chambre à coucher et en rapporta une bouteille de vin et deux gobelets d'étain qu'il plaça avec solennité sur une table jaspée, comme une palette, de toutes les couleurs picturales connues.

Cela fait, asseyons-nous maintenant, buvons et causons, fit le peintre en partageant un tabouret de bois renversé, avec son hôte. Ils burent, et la première libation faite, il fut permis à Claude Coquillard de parler.

Vous savez ou vous ne savez pas, dit alors le scribe à l'artiste, que M. Gerbier possède, à quelques lieues de Paris, un château et un domaine magnifique, véritable résidence princière, où il reçoit et où il accueille splendidement tout ce qu'il y a de considérable dans l'Etat. La haute magistrature, les seigneurs de la cour, les poètes, les artistes, les généraux d'armée, se rencontrent dans ses salons avec les membres les plus éminents de l'épiscopat et du clergé. — J'ai oui cela, interjeta le peintre.

— Les grands talents, la grande renommée, les vertus civiques et privées ne mettent pas les hommes à l'abri des traits de l'envie et des morsures de la calomnie. — A qui le dites-vous, interrompit encore Lantara en soupirant, cela n'est que trop vrai ! Buvons un coup.

Claude Coquillard but et continua ainsi : — M. Gerbier, saturé d'ennuis, de déceptions cruelles, d'ingratitude énormes ; blessé profondément dans tout ce qu'il s'était plu à aimer et à protéger : atteint dans sa santé aussi bien que dans les affections de son âme, a résolu de rompre avec la vie de faste, avec la vie royale, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui jusqu'à présent avait eu tant d'attraits pour lui. Il renonce à son château superbe, à son parc, à ses jardins délicieux, et, partant, à ces réceptions splendides qui faisaient jadis ses délassements et ses joies, et désormais il ne quittera plus son hôtel de la rue des Saints-Pères (1) que pour aller,

dans la belle saison, passer de courts instants dans une petite maison qu'il vient d'acheter aux portes de Paris, à Gentilly. Cette maison est connue depuis plus d'un siècle sous le nom de *Pavillon de M. de Benserade*. — Je ne vois trop, Coquillard, où vous voulez en venir, dit Lantara.

— Vous ne voyez pas où j'en veux venir, M. Lantara, repartit Coquillard, je vais vous l'expliquer. Pour rendre cette maison, bâtie depuis cent cinquante ans, digne de l'hôte et des visiteurs illustres qu'elle est appelée à recevoir, M. Gerbier a donné l'ordre à un jeune architecte, M. Percier, de présider aux réparations et aux embellissements de sa nouvelle acquisition.

— Ah ! j'y suis maintenant, exclama Lantara en se frappant le front, et j'ai là et là, ajouta-t-il en indiquant sa tête et son cœur, le programme qu'il vient de suivre pour atteindre le but que je me proposais. Oh ! mon cher Coquillard, je suis plus content aujourd'hui que le jour où j'ai gagné mon procès. Payer la dette du cœur est bien plus doux encore que de recevoir l'argent d'un débiteur de mauvaise foi, par arrêt de cour. Mais, Coquillard, où diable avez-vous été si bien renseigné ?

— L'amitié, monsieur Lantara, répondit le bon écrivain, rend ingénieux et surtout curieux. Sur des bruits de Palais, que j'avais eu soin de recueillir, je me suis mis en quête, et je suis heureusement parvenu à connaître les faits que je viens de vous apprendre et de vous détailler. — Cher Coquillard, dit le peintre en serrant convulsivement la main du scribe, vous êtes un brave et digne homme... Buvons un coup.

Dès le lendemain matin, Lantara courait chez le jeune architecte Percier, dont il s'était fait enseigner la demeure, et après s'être nommé et lui avoir raconté les obligations qu'il avait à M. Gerbier, il exprima l'ardent désir qu'il nourrissait de témoigner, en artiste, son immortelle gratitude à l'éloquent avocat. — Je consens à être le complice de votre reconnaissance, Monsieur Lantara, et je m'en ferai gloire, répondit le jeune architecte. Vous pouvez compter sur mon concours et sur ma discrétion.

— J'ai gagné deux procès en deux mois, s'écria Lantara hors de lui ; touchez-là, monsieur, un disciple de Vitruve peut presser sans vergogne la main... — d'un héritier du Poussin, ajouta spirituellement le jeune architecte.

LE PAVILLON DE M. DE BENSERADE.

Bolesprit, sceptique, capricieux et railleur Isaac de Benserade, dont les rondeaux et les ballets sont aujourd'hui tout à fait oubliés, posséda toutes les qualités de l'homme aimable et tous le bonheur de l'homme de cour. Son étoile de poète le fit bien venir à la cour de Richelieu et de Louis XIV. Il partagea les suffrages de cette cour si polie, si spirituelle et si brillante par son fameux sonnet de Job (1). Successeur de Chapelain, l'arbitre de la littérature

(1) Voiture avait composé un sonnet intitulé : « Uranie, » et Benserade, un sonnet sur Job. Toute la cour la se divisa en deux partis, les « Uraniens » et les « Jobelins. » Le cardinal Mazarin et la reine-mère ne restèrent point neutres dans cette folle bataille d'esprit. Le prince de Comté se déclara pour Benserade, et Mme de Longueville pour Voiture, ce qui fit écrire l'épigramme suivante, attribuée à Gomberville :

Le destin de Job est étrange,
D'être toujours persécuté,
Tantôt par un démon et tantôt par un ange.

(1) Gerbier demeurait rue des Saints-Pères, faubourg Saint-Germain.